

Avant de reprendre le cours des histoires commencées au début de ce récit, afin de comprendre l'état d'esprit dans lequel je me trouvais quand j'étais petit télégraphiste, il est nécessaire que je rapporte d'abord l'ambiance de ces six ans et demi passés en Dordogne. Tant de fois il m'a été dit et répété depuis que j'ai été un enfant si agréable, si obéissant, étant d'accord avec tous et avec tout ! J'étais un modèle, rien de moins ! À peu de choses près, ce devait être ça. Je fus très entouré. Mes grands-parents et ma tante Marguerite me chérissaient. Il y avait aussi mon oncle Robert qui était fou. Pas dangereux disait-on, mais néanmoins irréversiblement fou. Très corpulent, murmurant en permanence je ne sais quoi. Lui le savait très bien car il gesticulait avec des expressions de physionomie diverses, multiples, significatives pour lui mais pas pour son entourage. Il avait la haine des coiffeurs et refusait d'aller se faire couper les cheveux et la barbe. Que dire de plus, sinon qu'il était une charge et qu'il était inutile de lui demander de faire quoi que ce soit. Grand-mère Honorine était toute petite, fragile, déformée, de noir vêtue, avec un minuscule chignon sur le haut de la tête ; tout droit sortie d'une caricature de mémés. Grand-père Amédée me paraissait grand mais il ne devait pas dépasser les un mètre soixante-douze. Disons qu'il était mince, sans barbe, qu'il ne lui restait que peu de cheveux coupés très courts. Après avoir été militaire dans la cavalerie pendant sept ans, il avait épousé Honorine qui venait d'hériter de biens considérables. Ils achetèrent une charcuterie, mais pour des raisons que j'ignore, ils optèrent quelques années plus tard pour cette immense maison comprenant une épicerie. La cour était entourée d'autres corps de bâtiments, d'étables, d'une volière, d'un lavoir, d'un pigeonnier, d'une écurie, d'un chai, de granges dans lesquelles on suspendait les feuilles de tabac, on entassait le foin pour le bétail. Faisant suite, un jardin, des prairies, une grotte, des vignobles, et en contre-bas un

abattoir. Mon grand-père aimait se promener avec moi dans sa propriété et me disait souvent : « Tu vois, petit, plus tard, tout ça sera à toi, tout ce que tu vois t'appartiendra. » Un jour, nous nous promenions tous deux ; il coupait ça et là des tiges ou des branches encombrantes. Je vis sur l'allée un escargot. Il s'était retiré dans sa coquille. « Grand-père, lui dis-je, pourquoi il ne veut pas me montrer sa tête ? — C'est parce que tu ne lui as pas été présenté. » Je me penchais alors vers lui, pour lui dire : « Je m'appelle Serge Barthélémy. » Aucune réaction, aucune réponse, c'était très triste.

Quand mes grands-parents sont morts, vu qu'ils n'avaient jamais payé leurs impôts, la mairie, m'a-t-on dit, a tout pris. Tout a été rasé et par la suite on a construit un quartier que je ne suis jamais allé voir. Finalement, je n'ai récupéré – ceci avant leur décès – qu'un dictionnaire en trois volumes. Enfant, je passais des heures à les feuilleter. Par eux j'ai appris plus qu'à l'école. Pour avoir une image plus précise des choses, des plantes, des animaux qui y étaient représentés. Et j'aimais ces illustrations. Ces trois volumes sont encore dans ma chambre, à côté d'une série d'*Encyclopædia Universalis* que je ne consulte jamais plus car mes premiers essais n'ont pas su m'apporter une seule fois les renseignements souhaités. À Mussidan, les trois dictionnaires étaient dans le tiroir du bas d'une gigantesque armoire de style – je crois Louis XIII, avec des portes en pointes de diamant. C'était le seul meuble que j'aimais. Tout le reste me semblait terriblement vieux et triste. La première année passée là-bas, j'allais à l'école maternelle, ensuite, je fus admis à l'école communale dans la classe de M. Lachaux. L'école faisait partie de la mairie. La cour de récréation était séparée de notre jardin par un mur mitoyen. Dans le magasin, ma tante Marguerite vendait des bonbons dans de grands bocal. Je m'arrangeais pour y puiser une bonne poignée sans être surpris et les enfournais dans la poche de mon tablier. Comme cela, je pouvais en faire la distribution aux camarades méritants.

Marguerite, sans un soupçon de maquillage, n'allant pas chez le coiffeur, se faisait deux grandes nattes qu'elle enroulait autour de sa tête. Elle était mièvre, ni belle ni jolie. Elle seule s'occupait du magasin : les clients n'étaient pas nombreux, mais cela lui suffisait bien car elle n'était pas vaillante ni pressée pour les servir. Après l'école, nous n'avions pas de devoirs à faire ni de leçons à apprendre. Pour passer le temps, j'ouvrais la fenêtre du salon et croisais mes bras sur un coussin posé sur le rebord. Pas grand-chose à voir. Deux ou trois passants; rares étaient ceux à qui l'on pouvait dire bonjour. Juste en face, de l'autre côté de la rue, la vieille madame Magne nous faisait vis-à-vis. On parlait, mais de quoi pouvait-on parler avec elle? N'ayant rien d'autre à faire, elle tirait de longs poils qui poussaient sur une verrue près de son menton. Elle ne tirait pas trop fort, car elle n'avait pas l'intention de les arracher. Elle les étirait de la base jusqu'à la pointe, lâchait prise en écartant les doigts et recommençait le geste à n'en plus finir. Son autre tic était de remonter souvent ses épaules recouvertes par un éternel fichu mauve, les laissait retomber en bougeant légèrement la tête, rajustait son chignon et prenait un air pincé pour donner plus de confirmation à ce qu'elle venait de dire. Madame Magne louait au premier étage de sa maison une chambre à un jeune célibataire qui avait soulevé – ô combien – mon intérêt quand, par la fenêtre de ma chambre je pouvais certains soirs le voir se déshabiller, monter debout intégralement nu et sautiller sur son lit. C'était presque rituel, et bien entendu le balancement de haut en bas de ses attributs masculins m'excitait passablement.

Ce fut bientôt la guerre entre la France et l'Allemagne. Le prétexte tombait à pic pour qu'il fût décidé que je resterais chez mes grands-parents, sans préciser la date de mon retour. Ainsi, à la campagne, dans une épicerie de surcroît, je ne

risquais pas de crever de faim. Malgré les restrictions qui s'accroissent, des tickets étaient distribués pour avoir le droit d'acheter le peu de denrées alimentaires qui restait. Je n'ai jamais eu faim. Je me souviens cependant que le pain était fait avec d'autres composants, mais sûrement pas de blé et son contenu était gluant, de la couleur d'un tas de poussière. Il n'y avait plus de pommes de terre. En remplacement, on mangeait des rutabagas et des topinambours. Il y avait encore quelques maigres poules. N'ayant rien d'autre à faire, elles poussaient... Dans les villes, en ce temps de guerre, il était crucial de trouver un minimum pour ne pas crever de faim.

Le jeune homme d'en face partit à l'armée. Madame Magne put louer la chambre disponible à une famille, dont une jeune fille, Sarah, était non seulement ravissante mais aussi très gentille. Elle essayait de me distraire et j'appréciais de pouvoir communiquer avec elle. Elle ne traversait pas la rue, moi non plus. Nous n'échangions que nos sourires, des signes, des grimaces. Un matin, de grands camions noirs se sont arrêtés devant notre porte. Une horde de policiers tout de noir vêtus bloquèrent la rue. Ils venaient ramasser des familles entières les obligeant à les suivre immédiatement. Ils ne leur accordèrent pas cinq minutes pour s'habiller et prendre ce que ces pauvres gens pensaient indispensable.

J'appris seulement alors qu'ils étaient juifs. Ce fut une razzia épouvantable. De derrière la fenêtre, j'ai assisté à ce moment que le temps n'a pas su éliminer. Personne n'est revenu de ce convoi. Pas moyen d'éviter de se remémorer ce déchirement. On ne peut pas oublier de semblables disparitions. On a beau être pris dans l'engrenage de la vie, être accaparé par nos soucis, nos peines, nos occupations professionnelles, nos objectifs, nos plaisirs, nos distractions. Sans le vouloir, réapparaissent à l'improviste ces bribes du passé qui ne savent pas s'estomper. Elles ressuscitent une douleur qui ne s'est pas apaisée.